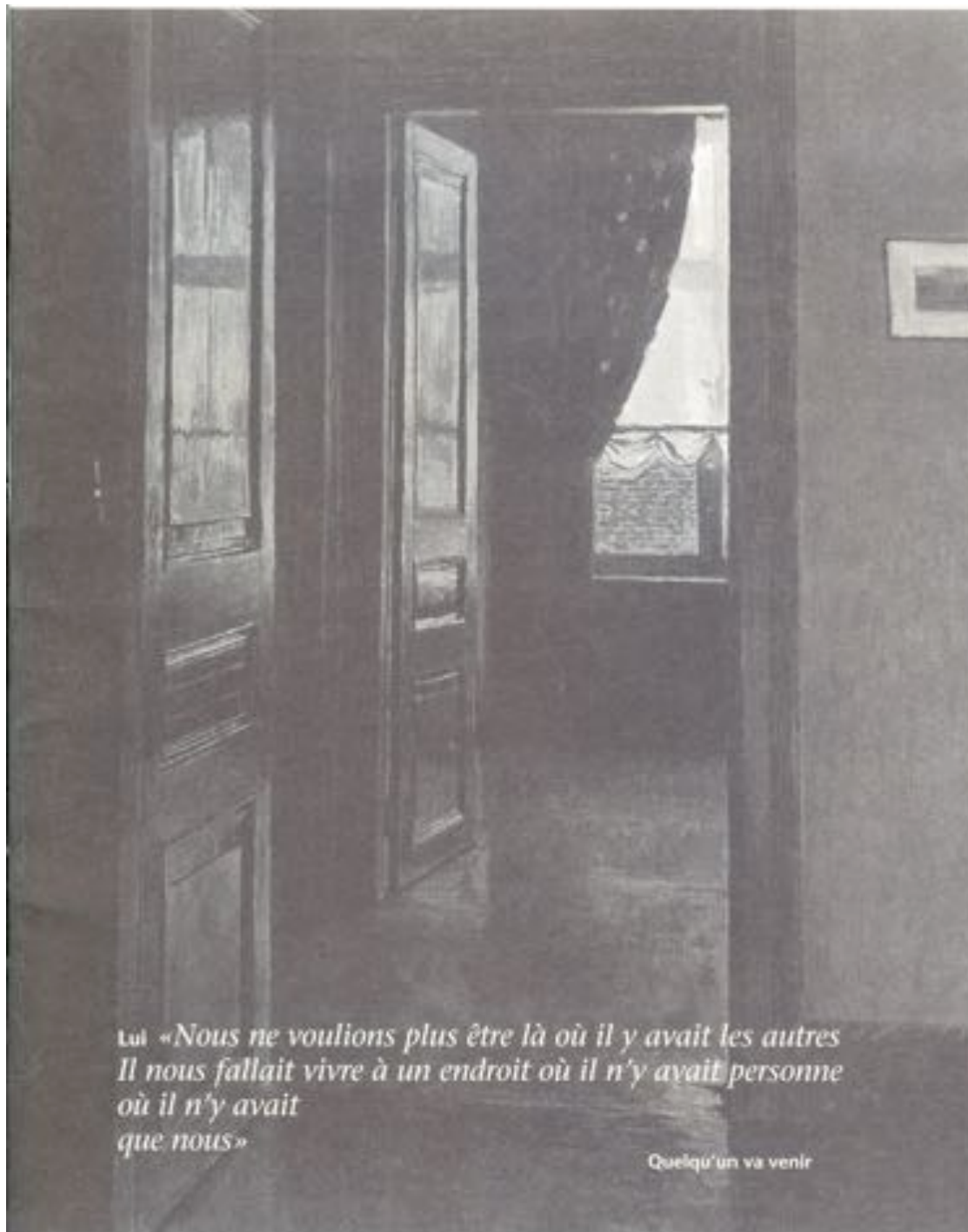


RIDEAU DE BRUXELLES

À L'AFFICHE

QUELQU'UN VA VENIR: JON FOSSE

Texte français Terje Sinding. Mise en scène Christine Delmotte Les 15, 16, 19, 20, 21, 22, 23, 26, 27, 28, 29, 30 septembre, 3, 4, 5, 6, 7, 10, 11, 12, 13, et 14 octobre à 20h15. Les dimanches 24 septembre et 1er octobre à 15 h. Le lundi 9 octobre à 18 h 30. Studio. Création en Belgique



QUELQU'UN VA VENIR

NOKON KJEM TIL Å KOMME

JON FOSSE

CRÉATION EN BELGIQUE Texte français Terje Sinding



DISTRIBUTION

Elle
Lui
L'homme

Magali Pinglaut
Angelo Bison
Francesco Mormino

Mise en scène

Christine Delmotte

Scénographie et costumes
Éclairages
Peintures
Assistante à la mise en scène
Régie générale
Régie éclairages

Vincent Lemaire
Nathalie Borlée
Alexandre Obolensky
Catherine Ansay
Marcel Derwael
Philippe Brismée ou Serge Naveaux

Réalisation du décor
Réalisation des costumes
Habilleuse

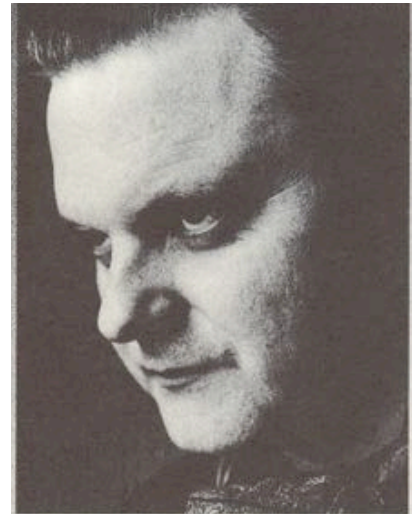
De Muur
Françoise Van Thienen
Martine Bruni

*Nous remercions Madame Anne-Marie Borgvad
de l'Ambassade royale de Norvège pour sa
précieuse collaboration.*

Le texte de la pièce, publié à L'Arche Éditeur.

L'Arche est éditeur et agent théâtral du texte
représenté.

JON FOSSE, LE RIVERAIN DE LA SOLITUDE



Né en 1959 à Haugesund sur la côte ouest de la Norvège, Jan Fosse passe son enfance dans un milieu traditionaliste puis, à quinze ans, la guitare dans une main et une poignée de chansons et de poèmes dans l'autre, il quitte ses parents en «rebelle». De cette époque, il retient l'expérience de la solitude dans la nature du Hardangerfjord et surtout la distance qui le sépare des siens, deux sentiments très forts, toujours présents à son esprit quand, pour parler de ses personnages, il évoque *«l'émotivité très forte des gens du village, leur tension effroyable, née du contact avec un paysage qui leur donne un sens aigu de la beauté qu'ils ne parviennent pas à exprimer. Ils savent qu'ils peuvent le faire, mais ne le font pas»*.

Aujourd'hui, Jon Fosse vit à Bergen. Il est l'auteur de romans, de plusieurs recueils de poèmes, d'essais et de livres pour enfants. Une trentaine de titres au total, traduits dans une douzaine de langues. Durant ces six dernières années, Jon Fosse a aussi écrit onze pièces de théâtre: «Et jamais nous ne nous séparerons» en 1994, «Le Nom» en 1995 (Prix Ibsen 1996), «Quelqu'un va venir», «L'Enfant» et «L'Homme à la guitare» en 1996, «Le Fils» et «Mère et enfant» en 1997, «La Nuit chante ses chansons» en 1998, «Un Jour d'été», «Rêve d'automne» et «La Visite» en 1999. Ses pièces ont été traduites dans plusieurs langues et montées dans différents pays, par exemple à Stockholm, Budapest, Copenhague, Londres et Paris où «Quelqu'un va venir» a été créé à l'automne 99 au Théâtre Nanterre-Amandiers dans la mise en scène de Claude Régy. Sont disponibles en français «Le Nom», «Quelqu'un va venir», «L'Enfant» et «Le Fils» publiées à l'Arche Éditeur et son roman «Melancholia I» paru aux Éditions P.O.L. Jan Fosse est célébré dans son pays comme le nouvel Ibsen. Jan Fosse écrit le plus souvent dans un cabanon isolé avec chaise, table, ordinateur et une fenêtre qui ouvre sur le fjord - il a besoin d'*«utiliser rénergie violente qui émane du paysage»* - et son écriture fait corps avec sa conception du *heim* norvégien (équivalent au *heim* allemand, ou *home* anglais, que le *foyer* français ne rend pas), figure centrale de son théâtre, «lieu de sécurité», toujours menacé, souvent oppressant. *«Écrire, c'est être sur une barque au milieu de l'eau, bercé, bousculé par le rythme des vagues. Au-dessous c'est très profond et vous n'avez que cette mince coque entre l'abîme et vous.»*



Une mer qui déferle blanche et noire
et rien que toi et moi
ici dans cette maison
et si loin des gens

Quelqu'un va venir

ENTRETIEN IMAGINAIRE AVEC JON FOSSE

À différentes occasions, dans des interviews, vous avez dit que vous haïssiez le théâtre, du moins le théâtre norvégien. Comment le théâtre est-il alors entré dans votre vie?

Jon Fosse À vingt-six ans, dans une vie solitaire à Oslo. Une sombre après-midi de pluie, j'entre au Théâtre de Norvège. On donnait Lars Noren devant une dizaine de spectateurs. Durant trois ou quatre heures, les acteurs ont joué d'enfer. Nous étions tous unis en une seule communauté, forte, qui comprenait à demi-mot des choses profondes. Tout s'est éclairci en un instant. Ce soir-là, j'ai compris la grandeur du théâtre.

Mais vous ne vous êtes pas mis à écrire pour le théâtre à ce moment-là? **Jon Fosse** J'étais, et je suis, avant tout un écrivain. En fait, j'ai construit la totalité de ma vie d'adulte en tant qu'écrivain indépendant. Mais il y a six ans, comme cela peut arriver à n'importe quelle personne sans salaire régulier, j'avais très peu d'argent et j'étais une fois de plus sollicité pour écrire une pièce et comme j'avais vraiment besoin de cet argent j'ai dit oui. Alors pour la première fois je me suis assis et j'ai essayé d'écrire une pièce; avant de m'asseoir j'ai décidé que j'écrirais une pièce avec seulement quelques personnages, dans un seul lieu, dans un seul espace temporel et que cette sorte d'histoire que j'étais sur le point d'écrire serait si intense que les gens qui la regarderaient pendant à peu près une heure vivraient une expérience intense qui d'une certaine manière changerait leur regard sur la vie. Comme vous le comprenez, je ne hais plus le théâtre (...). Depuis que j'ai commencé à écrire pour le théâtre je n'ai pas écrit d'autre type de fiction, ce qui peut faire croire que l'ennemi-du-théâtre, au moins pour un temps, a commencé à se considérer comme un écrivain qui écrit principalement des pièces.

Vous dites que vous travaillez votre écriture comme un musicien. Il est vrai qu'elle est composée comme une partition avec ses thèmes et variations, répétitions, souci du rythme, silences, redites ... Quel rapport entretenez-vous avec la musique?

Jon Fosse Aujourd'hui, je ne joue ni n'écoute plus de musique. J'ai tout de suite les larmes aux yeux. Seul Bach est supportable. Mais j'essaie de faire de ma littérature une musique.

Ou bien votre écriture épouse-t-elle les mouvements naturels, et en particulier ceux des vagues ... Mais parlons de votre poésie: comment l'écrivez-vous?

Jon Fosse Sous la pression (il regarde le ciel), comme ça vient. Écrire est intuitif. Cela ne doit pas obéir à un commandement intellectuel, cela n'est pas du domaine de la connaissance. J'écris bien quand je n'ai qu'à écouter ce qui est déjà écrit.

Dans un entretien paru dans «Sudvest Magasin», vous confiez: «l'art m'apporte bien plus de choses que tout le reste. Dans l'art il y a une atmosphère, une âme, une musique. Et à travers l'art l'homme peut explorer ses versants sombres. Je trouve que l'on mésestime l'art en tant que chemin de la connaissance».

Jon Fosse L'art, comprenant le théâtre et l'écriture théâtrale (si c'est un art et pas seulement du divertissement ou de l'éducation ou de la discussion politique) doit par conséquent dire ce qu'il a à dire surtout à travers sa forme; et j'utilise le mot «forme» dans un sens très large, ce qui est plus comme une attitude que comme un concept. Ce qui est «contenu» pour les autres est «forme» pour l'artiste, comme disait Nietzsche. En disant cela je parle presque comme si j'étais un homme de théorie, ce que je ne suis pas. Je suis un homme pratique, un écrivain pratique. Et c'est une autre raison qui explique pourquoi j'aime tant écrire pour le théâtre. Le théâtre est très concret, vous ne pouvez pas tricher en tant qu'écrivain, vous devez donner la vraie matière, vous ne pouvez pas vous cacher derrière une abstraction idéologique, politique ou quelle qu'elle soit. Et, coutumier de la plus grande abstraction, Friedrich Hegel a écrit: *Die Wahrheit ist immer Konkret* [la vérité est toujours concrète]. Autrement dit, le théâtre est la plus humaine, et pour moi la plus intense, de toutes les formes d'art.

J'aime le monde du théâtre, j'aime la manière de vivre des acteurs. Ils sont timides et s'exposent sur scène, comme je suis timide et je m'expose - sans savoir pourquoi. Les metteurs en scène peuvent compter sur mon assentiment, et mon mutisme. Quand j'ai vu jouer ma première pièce, je n'ai pas reconnu mon texte, je ne me suis pas reconnu. Mais devant cet art partagé, je découvrais un sentiment de sécurité jamais éprouvé auparavant, et mon impression de solitude s'est dissipée.

UNE ÉCRITURE ESSENTIELLE

Dans «Quelqu'un va venir», tout comme dans le roman «Melancholia», l'écriture de Jon Fosse est marquée par d'inlassables répétitions traversées d'infimes variations. Par l'effet de ce langage au vocabulaire restreint, qui paraît toujours égal à lui-même, sans l'être intégralement, par le jeu de ces formules réitérées où s'insinuent d'imperceptibles modifications, les mots en viennent à dépasser la simple fonction référentielle et le sens commun, à désigner le contraire de ce qu'ils disent, et aussi, pour reprendre une idée de Henri Meschonnic, une autre chose «que l'on ne sait peut-être pas qu'on entend».

Le visible et l'invisible

Dans «Quelqu'un va venir», un homme et une femme sont parvenus auprès de la maison qu'ils viennent d'acheter, face à la mer, au bord du monde. Bientôt naît en eux le sentiment - la crainte, à moins que ce ne soit un espoir - que quelqu'un va venir, qui les empêchera d'être «seuls ensemble». Et l'événement annoncé se produit...

Ce qui se joue entre les êtres ne doit être que le reflet sensible de ce qui se déroule au sein de la conscience. Le visible se veut une traduction esthétique de l'invisible, de même que la langue de Fosse, à travers ce qu'elle dit, voudrait donner accès à l'ineffable. Il semble que ce soit une voix unique qui parle, celle de l'écriture, et qu'elle se répartisse en trois entités comme en autant de tentations ou de figures à la fois antagonistes et complémentaires. Dès lors il convient de se détacher de cette histoire de couple en butte au jugement des autres et aspirant à bâtir un amour pur hors de toute société, de ces scènes de jalousie que suscite l'arrivée d'un tiers, de cette structure qui serait presque vaudevillesque si on la réduisait à des personnages et à une situation. Car, à l'image de ce que l'on observe chez Strindberg, la dramatisation est ici essentiellement intérieure, et les figures bien connues que l'on se prend à identifier, scène de ménage ou fusion romantique avec la nature, ne sont que les manifestations extérieures des secousses profondes agitant un «théâtre intime».

Outre le drame strindbergien, l'écriture de Fosse paraît davantage encore travaillée par la tradition et le folklore nordiques, où l'on distingue mal le naturel du surnaturel puisque le spectacle de la nature est si saisissant qu'il produit son propre effet de fantastique. Ainsi l'étranger, l'homme qui rôde autour de la maison, rappelle la créature du *daugr*, le «mort mal mort» des légendes scandinaves, revenu tourmenter les vivants. Et le style de Fosse lui-même n'est pas sans évoquer les formules imperceptibles modulées du conte enfantin.

Il y a comme de l'exorcisme dans cette tentative de donner à voir hors de nous quelque chose qui serait en nous. Tendue entre le matériel et l'incrédé, prenant appui sur le plus petit drame possible pour mieux abolir toute *mimesis* et toute «action», «Quelqu'un va venir» met le théâtre à l'épreuve d'une catharsis sans tragédie.



Edvard Munch, *Les yeux dans les yeux*, 1894 © SABAM Belgium 2000

L'AMOUR, UN ABÎME OÙ MEURTRE ET COMPASSION SE MELENT

Jon Fosse

À la lecture des premières pages de ce texte, on pourrait croire que Jon Fosse évoque l'atmosphère paisible d'un monde bourgeois, la quiétude de l'amour à deux. Quand on termine ce texte, on se rend compte qu'il révèle au contraire avec une lucidité impitoyable la morbidité du couple.

Le tableau d'Edvard Munch *«Les yeux dans les yeux»* l'exprime à sa manière: «C'est la vanité des promesses d'une vie familiale harmonieuse et de la fécondité vitale, symbolisées par la maison à l'arrière plan et l'arbre de vie, au centre, qui est évoquée dans cette scène pathétique d'un couple face à face».

Voilà un couple qui souhaite vivre «seuls ensemble, loin des autres», «seuls l'un près de l'autre».

On lit ces phrases banales et on sent un malaise terrible s'accroître au fur et à mesure de la déclaration de leur amour. L'angoisse monte et le rejet devient violent de cet enfermement insupportable proposé comme un accomplissement.

Mais le trouble persiste longtemps entre fascination et dégoût pour cette relation: du sacré et de la putréfaction.

L'odeur évoquée du vieux pipi moisi qui sort du pot de chambre achève de nous convaincre de l'irréversible catastrophe.

Une violence latente énorme se dégage de cette histoire, une violence malgré les mots banals, de tous les jours.

Les personnages principaux sont hallucinés, blafards et tendus à l'extrême vers leur fantasme amoureux, vers leur amour idéal.

Les mots simples qui échappent n'expriment rien ou presque de l'alchimie souterraine complexe de ces êtres à vif. Tout est là, présent dans le texte et tout reste à inventer sur le plateau puisque les silences prennent autant de place que la parole. Et la parole, ici, est la matière sur laquelle tout se bâtit.

Christine Delmotte, 7 août 2000.

Christine Delmotte, le
7 août 2000

